

BULLETIN CRITIQUE

HISTOIRE ÉCONOMIQUE.

ARMAND RÉBILLON. *Recherches sur les anciennes corporations ouvrières et marchandes de la ville de Rennes*, à Paris, chez Alph. Picard et à Rennes, chez Plihon et Hommay, 1902, 247 p. in-8°. — Encore un volume qui contribuera à ruiner les vieilles traditions sur la corporation. Il n'est plus permis, depuis déjà longtemps, de croire ou d'enseigner que le régime corporatif fut bienfaisant et tutélaire. On sait depuis assez de temps que ce régime corporatif n'était même pas généralement établi au *xvii^e* et au *xviii^e* siècle.

L'étude de M. A. Rébillon servira à édifier une histoire plus exacte de la corporation ancienne; elle montre à son tour, que les ouvriers et les patrons de la grande industrie échappaient aux communautés jurées. Seuls les petits métiers avaient été organisés en corporations; et ils ne l'étaient pas tous.

D'ailleurs ces corporations, si elles favorisaient les maîtres, étaient loin d'être favorables aux apprentis et aux compagnons. Il y avait donc ici un privilège pour quelques individus, et dont les privilégiés abusaient tout naturellement. Le pouvoir royal à son tour exploitait les corporations et nous voici bien loin de l'idylle sociale à laquelle les historiens ont longtemps cru.

La monographie de M. Rébillon contient encore une bonne partie descriptive de la communauté en jurande, de sa réglementation, de son administration, et quelques pages intéressantes sur l'attitude des corporations de Rennes, en présence des premiers événements de la Révolution française. — A. MILHAUD.

MARCEL VIGNE, *La banque à Lyon du *xv^e* au *xviii^e* siècle*, chez Roy à Lyon et Guillaumin à Paris, 1903, 245 p. in-8°. — C'est une intelligente monographie d'histoire économique locale, et c'est mieux aussi, à mon avis. En nous montrant la part et le rôle des Italiens dès le moyen âge dans la vie économique de la France, M. Vigne a précisé une notion jusqu'ici vaguement répandue dans les histoires générales. Il ressort de ce livre que les banquiers florentins, lucquois, génois, lombards ont été les éducateurs des Lyonnais en matière d'argent. — D'ailleurs, l'auteur fait aussi la part des Juifs dans la période du pré-moyen âge et plus tard celle des banquiers allemands et suisses.

On lira avec intérêt toute cette partie technique qui concerne le com-

merce de l'argent et que M. Vigne a traitée successivement, les Payements des foires de Lyon comparés aux *clearing houses* modernes et les diverses opérations pratiquées à Lyon par les banquiers, le change des monnaies et le commerce des métaux précieux, les dépôts, virements et comptes courants, les lettres de change, les arbitrages, les prêts et les ouvertures de crédit, prêts au roi, à la municipalité, l'escompte, prêts sur gage.

Jusque dans la première partie du XVIII^e siècle les banques de Lyon furent prospères (et il n'est pas sans intérêt de remarquer que Colbert y fit alors un sérieux stage), plus tard, elles dépérissent. En résumé, quiconque voudra connaître l'histoire de la banque en France avant Law et avant la Caisse d'Escompte devra consulter le livre M. Vigne. — A. MILHAUD.

ERNST RAUSCH, *Französische Handelspolitik vom Frankfurter Frieden bis zur Tarifreform von 1882*, Leipzig, 1900, Duncker et Humblot. — Ce volume appartient à la série des *Staats und social wissenschaftliche Forschungen* que dirige G. Schmoller.

L'auteur a étudié une période intéressante comme période de transition; c'est celle qui s'étend entre le régime libre-échangiste établi par Napoléon III et la campagne entreprise par les protectionnistes et qui devait aboutir à la politique douanière de M. Méline. C'est aux archives parlementaires que le livre s'est documenté, et la période étudiée marque l'étape entre les deux phases, époque d'hésitation et de transition. Sera indispensable pour l'histoire économique de la 3^e République¹. — A. M.

CHARLES MOURRE, *D'où vient la décadence économique de la France*, Paris, Plon et Nourrit, 460 p. in-8°. — Ce livre est probablement écrit pour les lecteurs qui ont des loisirs, car l'auteur prend son temps pour faire sa démonstration. — Donc la décadence économique de la France est visible; rien ne va. L'agriculture ne va pas, le commerce ne va pas, l'industrie ne va pas. Et tout cela, somme toute, est peut-être vrai. Il se peut aussi (le livre a paru en 1899) que cela fut vrai, il y a quelques années et que la France ait traversé un de ces moments que les économistes appellent les crises économiques et qui ont été étudiées par quelques auteurs depuis longtemps déjà. Mais je ne pense pas que M. Charles Mourre se contente de causes aussi simples et immédiates, et la preuve en est que vous pourrez lire dans son livre plusieurs chapitres sur l'invasion germanique et ses causes, l'anarchie mérovingienne, la chevalerie et son influence, etc. — A. M.

1. Je rappelle que Alexandre von Brandt avait déjà publié (en 1896) un intéressant volume dans la collection Schmoller sous le titre *Beiträge zur Geschichte der französischen Handelspolitik von Colbert bis zur Gegenwart*.

FLOUR DE SAINT-GENIS, *La propriété rurale en France*, Paris, Colin, 1902, 445 p. in-16. — Il y a dans le livre de M. Flour de Saint-Genis un certain nombre d'appréciations sur le rôle des propriétaires fonciers et sur l'influence de la propriété foncière dont il est loisible de ne pas tenir compte. Les préférences conservatrices de l'auteur n'ont rien à faire avec le sujet et l'on peut penser tout à fait le contraire et trouver du bénéfice à lire son livre.

Les lecteurs qui ne pourront consulter les statistiques et les travaux spéciaux pourront trouver des renseignements dans cet ouvrage, quittes à les contrôler, s'ils les utilisent et comme il est d'une bonne méthode de le faire.

En faisant la part des incertitudes pour une bonne classification de la propriété foncière, en *grande propriété*, *moyenne propriété* et *petite propriété*, voici les résultats du travail de M. Flour de Saint-Genis.

La grande propriété (au-dessus de 40 hectares) occupe 46 0/0 du territoire français comprenant labours, bois, prés, vignes, jardins et terres incultes « pour 100 hectares, la grande propriété en cultive 40 0/0 et en laisse stériles ou improductifs 60 0/0 ». — La grande propriété se développe surtout dans les régions accidentées (départements des Alpes et des Pyrénées, et aussi dans les Landes et le Cher).

La moyenne propriété (10 à 40 hectares) forme un ensemble de 14 millions d'hectares répartis entre 711.118 exploitations rurales.

La petite propriété jusqu'à 10 hectares forme 4 millions 852.963 exploitations, tandis que les deux premiers groupes ne forment que 849.789 exploitations.

M. Flour de Saint-Genis examine aussi la population rurale ; d'après les documents qu'il a consultés et qu'il met en valeur, il y aurait dans les campagnes 8 millions 780.000 individus du sexe masculin et 8 millions 654.000 du sexe féminin, en tout plus de 17 millions d'individus soit 4.733 agriculteurs pour 10.000 habitants.

Les *patrons* (propriétaires faisant valoir, fermiers, métayers colons, horticulteurs, maraîchers, bûcherons, charbonniers) formeraient un total de 3 millions 570.000 individus, mais il n'y aurait guère que 2 millions 199.220 individus exploitant leur héritage et ne travaillant pas pour autrui.

Il y a, en outre, les fermiers propriétaires (475.778) et les fermiers non propriétaires (585.623), les métayers propriétaires (123.297) et les métayers non propriétaires (220 871), les journaliers propriétaires (588.950) et les journaliers non propriétaires (621.131).

L'auteur a dressé une carte intéressante et qui éclaire bien des côtés de notre histoire contemporaine économique, sociale et politique, le *fermage* l'emporte sur le faire valoir direct dans le Nord et dans l'Ouest, (Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, Seine-Inférieure, Oise, Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Loiret, Eure-et-Loir, Eure, Calvados, Mayenne, Sarthe, Maine-et-Loire, Vendée, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère, Côte-d'Or). Dans les Landes et dans l'Allier, le nombre des *métayers* dépasse celui des propriétaires exploitants et celui des fermiers.

Tous ces chiffres ont leur éloquence et M. Flour de Saint-Genis, qui indique aussi que la grande propriété peut multiplier sa production par les combinaisons de la science et du crédit tandis que la petite propriété succombe sous l'étreinte de trois fléaux l'insécurité du titre foncier, l'hypothèque et le partage, semble bien avoir démontré, sans le vouloir, qu'il y a des inégalités choquantes aux champs comme à l'usine et que les mêmes maux, appellent les mêmes remèdes. — A. MILHAUD.

HISTOIRE DES THÉORIES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

QUESTIONS SOCIALES.

E. VON BÖHM-BAWERK, *Histoire critique des théories de l'Intérêt du Capital*, trad. s. la 2^e édition par J. Bernard (*Biblioth. internat. d'Écon. polit.*), Giard et Brière, 1902-1903, 2 vol. in-8, xxiv-450 et 224 pp. — Les théories de l'école hédoniste autrichienne ont opéré une rénovation assez profonde dans l'économie proprement scientifique et particulièrement les travaux de M. B.-B. ont acquis chez nous assez de notoriété pour que nous puissions nous borner à noter brièvement le schème de son histoire critique de l'intérêt, dont la première édition est de 1884 et dont la traduction française reproduit la deuxième édition allemande parue en 1900.

On y retrouvera les qualités remarquables qui sont dans la manière de M. B. B. : sûreté de l'érudition, finesse singulière de l'analyse et lucidité admirable de l'exposition.

Après un examen des prohibitions canoniques (d'ailleurs assez sommaire, en raison de leur caractère exégétique) et de la réaction éthique, économique et juridique qui les bat en brèche du xvi^e au xviii^e siècle, il aborde la théorie de Turgot qui base l'intérêt sur la possibilité pour le propriétaire de faire fructifier son capital en l'échangeant contre un sol productif d'une rente. — Puis viennent les théoriciens « incolores » parmi lesquels il range Smith et Ricardo en compagnie d'une foule de *diminores*.

Les théories de la « productivité » rattachées à J.-B. Say, extrêmement nombreuses, les unes « naïves », les autres « motivées », quelques-unes développées dans la théorie subtile de « l'utilisation », toutes minutieusement exposées et critiquées, essayent de démontrer que le capital a la propriété de servir à la production de plus de biens, — ou de plus de valeur qu'on en produirait sans lui, — ou de plus de valeur qu'il n'en possède lui-même.

Pour Senior l'intérêt n'est que la rémunération de « l'abstinence » du capitaliste s'interdisant la consommation immédiate par un sacrifice prolongé en vue de la formation d'un capital. — D'autres y voient la récompense d'un effort plus positif : « travail d'épargne » de l'école française — « fonction capitalistique » des Katheder-Socialisten.

En contradiction violente avec ceux-là, la thèse socialiste de « l'exploitation » fait de l'intérêt la représentation d'une partie du travail d'autrui, acquise en abusant de la situation précaire des ouvriers. M. B.-B. la combat vivement et longuement en l'envisageant chez les prés-socialistes, puis chez Rodbertus et Marx, enfin dans la littérature antis-capitaliste contemporaine étrangement désorientée par la publication du troisième volume du *Capital*.

Dans un appendice qui relate le mouvement des idées sur la question depuis la première édition de l'*Histoire critique*... M. B.-B. analyse le prolongement des anciennes théories : de l'abstinence (Macvane, Marshall), du travail (Stolzmann), de la productivité (Wieser), de l'exploitation (Dietzel, Lexis). — Il termine par un bref examen de l'état actuel des opinions.

La doctrine propre de M. B.-B. est contenue dans un autre ouvrage non encore traduit en français « *Théorie positive du capital* ». — Nous n'avons pas besoin de rappeler que sa justification de l'intérêt consiste dans l'introduction d'un facteur psychologique, dont il a depuis retrouvé fortuitement l'exposé chez un économiste peu connu : l'Écossais John Rae, qui écrivit près d'un demi-siècle avant Jevons, Lannhardt et Sax. Ce facteur psychologique se ramène à l'influence du « temps » sur l'estimation des besoins et des biens, maximant l'attrait des jouissances présentes, en comparaison des jouissances à venir.

Nous souhaitons vivement que la Bibliothèque internationale d'Économie politique, déjà riche, le mette bientôt à la portée des trop nombreux lecteurs français qui ne se mettent pas volontiers en contact immédiat avec la littérature étrangère. — J. CHEVALIER.

V. PARETO, *Les systèmes socialistes*, Cours professé à l'Université de Lausanne (*Biblioth. internat. d'Écon. polit.*), Giard et Brière, 1902, 2 vol. in-8, 406 et 492 pp. — Nous sommes tout à fait empêchés de donner un exact compte rendu de ces deux volumes, pleins de vues ingénieuses et suggestives, mais dont le procédé de composition nous échappe absolument. M. V. P. y présente dès l'abord ses conceptions sociologiques sur le déterminisme historique, la physiologie sociale, la loi rythmique de la sélection par ascension, circulation et descente des élites, la psychologie des gouvernants et des foules... corroborées par de nombreuses et attrayantes illustrations historiques. — Puis il entreprend l'histoire des réalisations socialistes (depuis les formes communistes de l'antiquité jusqu'aux plus récentes expérimentations) et des systèmes socialistes : métaphysiques, religieux, utopiques, scientifiques (de Platon à Marx).

Son procédé de groupement des idées et des faits est difficile à saisir et la marche générale de son ouvrage est étrangement déconcertante. — Tantôt il recourt très correctement à la méthode historique en appuyant son exposé d'une copieuse documentation (ceci est vrai surtout pour la moitié du chapitre iv et le chapitre v : *Systèmes religieux*, dus d'après l'indication d'une note à M. V. Racca). — Tantôt il fait appel au raisonnement déductif en agrémentant sa discussion de démonstrations mathé-

mathiques. — Tantôt on croirait volontiers qu'il s'agit d'une méthodologie, où, à propos des *idola* qui ont cours dans la controverse économique il relève les sophismes de ses adversaires. — Deux index, à la fin de l'ouvrage, permettent de reconstituer l'unité rompue des idées et des systèmes, dont la critique est éparse dans neuf cents pages. (Voyez, par exemple, les mots : Communisme, Théorie matérialiste... Marx, Platon, Saint-Simon...)

Cela tient vraisemblablement à ce que l'ouvrage n'est que l'impression des leçons données par M. V. P. aux étudiants de Lausanne. De là, l'imprécision des références, le caractère journalistique d'une partie de la documentation, la part un peu large qu'y occupe la chronique contemporaine (affaire Kolb-Gilmour, crime de Gennevilliers, etc...); mais aussi la vie, la verve, la manière polémique et anecdotique qui raniment à chaque instant l'intérêt.

Les conclusions sont d'un libéral individualiste assez aristocratique et qui n'a de sympathie ni pour les aspirations collectivistes, ni pour l'interventionisme philanthropique, ni pour le fiscalisme démocratique, qui viennent fausser les conditions de l'équilibre économique dont d'autres études, auxquelles il doit la célébrité, ont fourni la formule à M. V. P. — J. CHEVALIER.

Essai d'une philosophie de la Solidarité, Conférences et discussions présidées par MM. Léon Bourgeois... et Alfred Croiset..., École des Hautes Études sociales, 1901-1902 (*Biblioth. générale des Sc. sociales*), Paris, Alcan, 1903, xiv-287 pp. 8°. — Depuis que la doctrine solidariste, par une fortune singulière, a pénétré le mouvement social et politique contemporain, l'École des Hautes Études sociales a essayé de canaliser le courant, en provoquant la collaboration, intelligemment organisée et assidûment poursuivie d'hommes d'études et d'hommes d'État. — De leur coopération peu banale est sortie toute une série de volumes fort agréablement édités par Alcan. (*Morale sociale. — Questions de Morale. — L'éducation morale dans l'Université...*)

L'essai d'une philosophie de la solidarité en est la dernière expression. Il contient, avec les discussions auxquelles elles ont donné lieu, une douzaine d'études, dont nous allons rappeler les sujets, en remaniant la classification un peu désordonnée sous laquelle elles sont présentées.

La leçon de M. Duclaux sur les rapports entre la solidarité biologique et la solidarité sociale, qui eût été le préambule naturel de ces recherches, n'a pu être insérée dans le recueil et ce sera une véritable déception pour ceux qui eurent le plaisir d'applaudir les aperçus si profondément saisissants de l'éminent professeur.

Dans une sorte d'analyse philologique, M. Croiset examine le procès par lequel la doctrine solidariste a dû emprunter les éléments de son vocabulaire à la nomenclature juridique peu à peu assouplie jusqu'à la déformation. — M. X. Léon s'attache, au contraire, à l'histoire interne de l'idée et en retrouve un précédent immédiat dans les conceptions sociales de

Fichte, réagissant contre les exagérations individualistes de la philosophie kantienne.

M. Darlu, précisant la distinction de disciplines voisines, oppose aux tendances solidaristes manifestées dans les actes extérieurs (préoccupations de la vie sociale — les Œuvres) la culture spiritualiste de la conscience morale (sentiment de la vie intérieure — la Foi). — Dans une intention plus expressément pratique, M. Buisson note l'influence des idées altruistes sur les récentes expérimentations pédagogiques tentées à l'école primaire, tandis que M. Gide l'apprécie au point de vue des réalisations en voie de développement dans la vie ouvrière (syndicalisme, mutualisme, coopération), en contradiction des postulats égoïstiques de la vieille orthodoxie.

C'est en ancien Président du Conseil que M. Léon Bourgeois étudie en trois conférences l'idée de solidarité et ses conséquences pratiques. Il y présente avec un grand charme d'expression le programme fiscal, ouvrier, philanthropique, scolaire... des radicaux-socialisants en le rattachant, avec autant de rigueur qu'il se peut, aux concepts philosophiques dont il fut le vulgarisateur écouté. — Avec une pensée plus audacieuse, M. Rauh et le sénateur Lafontaine tentent d'aiguiller le mouvement solidariste vers une destination collectiviste. — Le premier en relève les affinités avec le socialisme idéaliste, atténuant la rigueur des formules marxistes ; le second y rattache plutôt l'action pratique des partis ouvriers. — La conclusion de ces études est donnée par M. Boutroux dans une généralisation élevée sur le Rôle de l'idée de Solidarité.

Sans doute le Solidarisme présente des lacunes inévitables, des contradictions mal dissimulées et des imprécisions inhérentes à toute théorie nouvelle. D'autant mieux qu'il est le produit de la collaboration d'hommes venus des points les plus éloignés de l'horizon social et qu'il suppose, en vue de réformes économiques, des réadaptations juridiques, qui ne sont pas toujours aisées pour des « amateurs », ou, si ce mot pouvait choquer, des non-professionnels. — Mais cela même contribue à faire de ce recueil l'un des documents les plus intéressants pour l'histoire des idées sociales au commencement du xx^e siècle. — J. CHEVALIER.

C. BOUGLÉ, *Vie spirituelle et Action sociale*, Paris, Cornély, 1902, 139 pp. in-16. — Ce petit livre est trop un acte social pour répondre au programme de la *Revue* ; mais M. Bouglé est trop sociologue pour que nous n'ayons pas, quoi qu'il publie, des indications à y glaner. — Citons surtout, parmi les éloquentes conférences de ce recueil, la première (*La vie spirituelle et l'organisation économique*, pp. 1-20) et la quatrième (*La crise du patriotisme*, pp. 71-94). On n'y trouve pas seulement, comme dans toutes, des traits d'une psychologie de la France contemporaine, mais encore, dans l'une — sur les rapports de la vie spirituelle avec les progrès de la civilisation —, dans l'autre — sur les groupements nationaux —, des réflexions qui nous paraissent justes et fines. — H. B.

H. MAZEL, *Quand les Peuples se relèvent*, Paris, Perrin, 1902, 354 pp. in-16. — Question émouvante et complexe que M. Henri Mazel examine avec profondeur dans son nouveau livre. A ses yeux, ce problème vital se résume d'un mot : redresser les énergies. Plutôt que des réformes de textes législatifs, il demande « des réformes d'âmes ». Servile et *grégarienne*, notre société manque de volonté et il serait presque tenté de nous répéter que le monde a besoin de sauveurs et de religions. Cependant il ne s'inquiète point au delà de toute mesure des affaissements momentanés de l'âme française, mais il s'efforce d'y réveiller les énergies qui préservent les peuples des chutes définitives. M. H. M. met en scène six personnes : aucune n'a les idées des cinq autres. Nous assistons à d'aimables controverses, car les causeurs sont gens du monde somptueusement traité chez un châtelain qui soutint naguère des thèses en Sorbonne.

Un général démontre avec une éloquence armée de théories scientifiques la permanente nécessité de la guerre. « ... La force militaire est liée au développement industriel et commercial de la civilisation... La puissance allemande a pris son essor depuis ses triomphes guerriers... De la destruction des microbes on peut logiquement remonter à toutes les autres destructions jusqu'à celle des créatures humaines... Peut-être, dans le plan divin, cette mort nécessaire est-elle la rançon de la vie ; qui sait si cet holocauste d'existences particulières à la grande vie renaissante n'est pas la source de joies obscures et sereines pour l'univers. »

C'est un jeune professeur de Faculté, dont les gros ouvrages furent distingués par l'Institut, qui vient heureusement répondre à ces théories. Ne serait-ce point à désespérer de tout, si un bien quelconque pouvait sortir d'un mal absolu ? Dans ces dialogues, où flotte une ironie *renaissante*, les idées les plus antinomiques se heurtent avec des crépitements d'étincelles.

Penseur et poète, M. H. M. appelle nos réflexions sur une multitude de faits d'ordre moral, social ou littéraire. — VALORY LE RICOLAIS.

G. LEBON, *Psychologie de l'Éducation*, Paris, Flammarion, 1902, in-18. — Les recherches expérimentales du Dr Gustave Lebon, ses études sur les civilisations de l'Inde et les lois psychologiques de l'évolution des peuples, témoignent de l'ampleur variée de ses horizons intellectuels. Au lendemain d'une enquête où l'Université eut le courage de se critiquer elle-même, on ne saurait être inattentif aux réflexions d'un penseur qui a voulu parler en toute franchise sur des questions essentielles.

M. G. L. déplore « l'ignorance totale où paraissent être tant d'hommes éminents, des principes psychologiques fondamentaux sur lesquels devraient reposer l'instruction et l'éducation ». Dans ce volume, il s'efforce de montrer « que toute éducation est l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient ».

Toujours dupes des formules *a priori*, nous croyons au pouvoir mira-

culeux des programmes « et des institutions imposées en bloc à coup de décrets ».

Sévère jusqu'à l'injustice, le D^r G. L. accuse l'Université de tous nos maux : « Véritable calamité, elle nous conduit lentement à la décadence. » Un tel langage n'est plus empreint de la sérénité imperturbable du savant. Ce sont là plutôt des boutades que le résultat d'une enquête impartiale. Pénétrés de l'esprit scientifique, nos jeunes universitaires ont acquis le sens exact des besoins des peuples modernes. L'orientation des programmes et les nouvelles méthodes éducatives nous prouvent que les maîtres de notre jeunesse n'ignorent point la nécessité de fortifier les qualités de caractère, plutôt que d'encombrer les cerveaux « de choses inutiles destinées à être oubliées après l'examen ».

Malgré l'outrance de ces critiques, nous devons en dégager des vérités fragmentaires.

M. G. L. n'a jamais partagé la vieille erreur latine qui demande « à la raison pure des principes nouveaux destinés à servir de soutien à l'édifice social ». Ennemi du verbalisme, n'admettant qu'une philosophie fondée sur l'expérience et la science objective, ce psychologue sagace invite l'Université à éveiller chez les élèves un esprit précoce de réflexion et d'observation. Comment nier chez les Français ce défaut de jugement et d'initiative justement appelé « gréganisme » ? — VALORY LE RICOLAIS.

FÉLIX PÉCAUT, *Quinze Ans d'Éducation*, Paris, Delagrave, 1902, in-16.
— Des notes écrites au jour le jour viennent de révéler Félix Pécaut au grand public. Ce bienfaiteur intellectuel, peu connu en dehors du monde scolaire, rappelle le mot de Mme de Staël : « Un homme est parfois une grande circonstance. » Par la parole, par le livre et l'énergie soutenue de l'action, il fut au nombre des puissances invisibles qui modifient l'âme d'un pays. « Initiateur moral, son génie fut sa conscience », dit Ferdinand Buisson.

On peut, par le volume dont nous nous occupons, se rendre compte de l'action profonde qu'il exerça comme directeur de l'École Normale supérieure d'institutrices de Fontenay-aux-Roses. Ces pages nous offrent le résumé de ces causeries du matin, à « l'heure où les esprits comme les yeux s'ouvrent ». Disons causeries familières, afin d'écarter l'idée de conférences d'un ton apprêté ou d'homélies ennuyeuses, puisque des plaisantins ont parlé de messes basses célébrées devant les nonnes de la libre-pensée et du protestantisme. « Quels sujets traiterons-nous ? Tous, mais en les ramenant à l'idée supérieure de l'éducation. Règle inflexible : garder une parfaite simplicité de ton, de sujet et de langage. Ne point prétendre à la haute *spiritualité* quant au fond, ni à l'éloquence quant à la forme. Ni grands mots, ni pensées raffinées. Toujours viser à la pratique des vertus d'usage ! »

Le sérieux habituel de ces causeries et les hautes préoccupations qu'elles trahissent ne doivent point évoquer la déplaisante image d'un puritain aux lèvres sans sourires. Sa conception de l'art nous le montre

ardemment épris de la Beauté. « L'art est manifestement toute la nature, la vie toute la vie sentie par une âme d'homme. » Apté à comprendre les diverses expressions du génie artistique, il ne s'étonna jamais de l'instabilité de l'idéal transformé selon le milieu, la race et les états changeants de l'âme humaine. « Au lieu de lire, au lieu de vous en tenir aux livres, allez, par exemple, le même jour, voir Notre-Dame et la Madeleine, deux conceptions essentiellement différentes : tâchez de les comprendre. Un Socrate n'eût pas compris l'église gothique, non plus qu'un saint Bernard n'eût compris le temple grec. » Il sentait les affinités de la Beauté avec le Bien. Une belle conscience, un esprit de parfait équilibre sont des œuvres harmonieuses façonnées par les éducateurs et par nous-mêmes. Aussi demandait-il à l'art de fortifier le sentiment moral.

Toutes ses réflexions convergeaient vers le problème moral. Épurer nos désirs, imposer silence aux vœux inférieurs, soumettre nos actes à la raison, vivre en homme, « s'achever en se donnant à autrui », tel est l'idéal qu'il nous propose. Comment réformer une société dont les membres demeureraient impuissants à se perfectionner eux-mêmes ? Ce penseur n'était point l'égoïste intellectuel isolé dans son rêve hautain, perdu dans les froides régions d'une métaphysique oublieuse des réalités de la vie. Il aimait à se plonger dans le plein courant de notre existence sociale. Instruire le peuple, c'est aller vers lui, apprendre à connaître ce qui fut longtemps « la chose lointaine et redoutée ».

N'essayons point de résumer un livre qui renferme la substance condensée d'une réflexion merveilleusement active, alimentée par de fortes lectures et l'observation sympathique du mouvement contemporain. Nous devons à la piété filiale du docteur Élie Pécaut ce trésor d'idées philosophiques et morales. Son souci de la vérité l'a empêché « d'arranger ces notes, puisque sous l'apparence du désordre nous discernons la trame solide des idées et leur forte cohésion. Pourquoi des retouches et des raffinements de style dédaignés par cet esprit sincère ? Agir sur les consciences, parler avec l'accent personnel de son intelligence et de son cœur lui paraissait [préférable aux recherches puériles du mot rare et de l'harmonie verbale. Ces pages, où rien ne laisse deviner les vanités de l'homme de lettres, nous font pénétrer dans l'intimité d'une âme entièrement bonne, la plus haute que nous puissions connaître, — VALÉRY LE RICOLAIS.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

CLOVIS LAMARRE, *Histoire de la Littérature latine depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin du gouvernement républicain*, Paris, Delagrave, 1901, 4 vol. in-8°. — Nous avons rendu compte précédemment d'un des volumes (le II^e) de cette grande *Histoire de la Littérature latine*. Aujourd'hui que l'œuvre est complète, on en voit mieux les solides et utiles qualités. M. Lamarre a voulu composer une histoire

plus développée que ne le sont forcément les manuels scolaires, plus synthétique que ne le sont les travaux d'érudition. De ceux-ci, colligés avec beaucoup de soin et de patience, il a extrait toutes les données biographiques, bibliographiques et techniques nécessaires à connaître, qui ont formé les notes de son livre. Le corps de l'ouvrage est constitué par une analyse détaillée et une appréciation raisonnée des ouvrages et des fragments parvenus jusqu'à nous. Enfin, dans un Appendice qui compose un volume à part, M. Lamarre a eu l'heureuse idée de réunir les pages les plus typiques des auteurs qu'il a étudiés, de façon à présenter, comme il le dit, « un vivant tableau de la littérature ». Ainsi comprise, avec son abondance de détails, sa régularité de plan, son exactitude d'information et sa clarté d'exposition, l'œuvre de M. Lamarre est un précieux répertoire, une « somme » excellente pour qui veut connaître la littérature latine de la République. Nous souhaitons qu'il nous en donne l'équivalent pour la littérature impériale. — RENÉ PICHON.

II. PARIGOT, *Alexandre Dumas père* (Collection des *Grands Écrivains français*). Paris, Hachette, 1902, 185 pages in-18. — Disséquer un colosse, puis le reconstituer, et le dresser vivant, c'est ce que M. P. avait su faire dans son très remarquable *Drame d'Alexandre Dumas*. Mais saisir le géant à bras le corps et le porter, sans lassitude ni défaillance, d'une allure, au contraire, toujours plus robuste et rapide, entraînant aussi, à la Dumas; repasser avec lui par tous les chemins où il s'est précipité jadis, et, loin de fléchir sous le poids, soutenir l'élan, d'un pas infatigable et sûr, c'est une tâche non moins difficile, et M. P. y a réussi dans ce nouvel ouvrage. « Populaire et dramatique », voilà l'œuvre et le génie de Dumas père. D'instinct, sans étude et sans choix, simplement parce qu'il est lui, — et même, et de plus en plus, lui toujours et partout, — Dumas est l'âme et la voix d'une époque et d'une catégorie sociale. Les « grenadiers et leurs petits », les Enfants d'Austerlitz, ont en lui leur représentant spontané, et complet. Individualisme dominateur; imagination enivrée d'affranchissement, d'énergie, de conquêtes, d'aventures; orgueil confiant, hérité de la gloire napoléonienne; romantisme, non pas dogmatique ou littéraire, mais instinctif et pratique : c'est le fonds du peuple de 1830, et c'est Dumas. M. P. l'a, je crois, vraiment situé dans l'histoire du XIX^e siècle. Et, sans doute, Balzac, Lamartine, Lamennais nous offrent, des aspirations de l'âme française en ces mêmes temps, des échos plus profonds et des aspects plus hauts. Mais si la vigie, dans la hune, voit plus loin que le matelot sur le pont, il faut au regard perçant de la vigie le concours du matelot qui manœuvre, alerte et hardi, en chantant. Si, aujourd'hui, Dumas paraît avoir reculé dans le passé, c'est que 1852 (voir J.-J. Weiss, *Le Théâtre et les Mœurs*) cassa les ailes du rêve généreux, c'est que 1870 a donné à l'orgueil national une rude leçon de laborieuse gravité. Et peut-être même, au moment où, d'un engourdissement qui fut appelé un recueillement, la France semble se décider à se secouer, peut-être n'est-ce plus à Dumas, à ses intrigues

brillantes, à ses passions forcenées, à ses sympathiques spadassins, à ses miraculeux vengeurs, que le Français, idéaliste toujours, mais instruit par les déceptions et mûri par l'épreuve, ira demander des leçons d'héroïsme, des modèles de volonté, des raisons de vivre et des moyens d'agir. Mais c'est Dumas, tout de même, qui nous rappellera, pour nous encourager et nous affermir, qu'il fut un temps où la France s'amusait de généreuses audaces, et non pas de maladives et déprimantes faiblesses, donnait sa sympathie à la bonté vaillante, et non pas à la violence casuiste, et rêvait peut-être ! — mais en tête des nations, à l'avant-garde de l'humanité. — CH.-II. BOUDHORS.

PAUL et VICTOR GLACHANT, **Essai critique sur le Théâtre de Victor Hugo**. Les drames en prose — les drames épiques — les comédies lyriques (1822-1886) ; Paris, Hachette, 1903, 516 pp. in-12. — Ce volume termine l'essai critique sur le théâtre de Victor Hugo. Comme celui qui le précède, il comprend deux sortes d'études, étrangères l'une à l'autre. D'abord une description méticuleuse du manuscrit de chaque drame ; puis une étude littéraire sur chacune des catégories dans lesquelles les auteurs classent l'œuvre dramatique de leur poète. La description des manuscrits satisferait davantage notre curiosité si, au lieu de pages déjà arrangées pour le public, nous nous trouvions en présence de brouillons vraiment intimes. Nous ne voyons que ce que Hugo a voulu nous faire voir. C'est sans doute pourquoi la conclusion générale de cette étude n'ajoute pas beaucoup à celle qui ressort de l'œuvre imprimée. Mais la philologie — et c'est son honneur — est accoutumée aux immenses labeurs et aux petits profits. L'étude littéraire tend à prouver que le théâtre de Hugo est animé par quatre inspirations différentes. Et il n'est pas contestable que les drames en prose et le « théâtre en liberté » doivent former deux catégories à part. La différence apparaît moins nette entre les drames de « la formule romantique » et les drames « épiques ». Si le souci de l'exactitude historique va diminuant chez Hugo, n'est-ce pas, comme chez les classiques, dans la mesure où l'histoire plus ignorée rend son imagination plus indépendante ? De plus, les drames épiques ne répondent guère à une période particulière de l'inspiration de Hugo. Il y a plus de vingt-cinq ans entre *Les Burgraves* et *Torquemada*, les deux drames épiques que l'on rapproche ; quatre ans seulement entre *Ruy Blas* et *Les Burgraves*, que l'on sépare. Enfin les auteurs emploient un moyen bien surprenant pour évaluer la richesse du théâtre de Hugo. Ils confrontent le détail de ses drames avec une liste — paraît-il — complète de toutes les situations dramatiques possibles. Grâce à ce barème, il est montré avec une rigueur toute scientifique que sur trente-six situations dramatiques possibles, trois seulement ont été omises par Hugo, trois émotions oubliées. Si désormais les poètes dramatiques encourent le reproche d'indigence et de monotonie, c'est bien qu'ils l'aurent voulu. — L. HOURTICQ.